

celui de son maître Maboutchi. Mais ce dernier se contentait d'employer, tel qu'il le trouvait, le pur langage japonais ou « vaboun », comme on l'appelle. Raide et vieilli, ce n'était en aucune façon un instrument pouvant servir à l'expression d'idées modernes. Dans les mains de Motoöri, il devint flexible, pittoresque et expressif. Tous les étrangers ont ressenti le charme de son style lucide et fluent. Mais il est gâté par un terrible défaut : la prolixité. Ce défaut est en partie inséparable du purisme de Motoöri, qui l'amena à rejeter une quantité de mots d'origine chinoise, utiles et entièrement naturalisés, en faveur de formes japonaises d'expression, si détournées fussent-elles, et en partie aussi de son habitude invétérée de se répéter, spécialement quand une occasion s'offre de prendre à partie les tendances chinoises ou d'exalter les mérites du sintoïsme.

Le « vaboun » de Motoöri eut beaucoup d'imitateurs, et il a exercé une influence sensible sur diverses branches de la littérature japonaise plus récente.

CHAPITRE VII

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

HIRATA. — KANGAKOUÇA. — LES SERMONS SINGAKOU.
LITTÉRATURE BOUDDHISTE

Hirata.

L'éminent théologien HIRATA ATSOUTANÉ¹ (1776-1843) naquit à Koukota, ville de la lointaine province de Déva. Ses parents appartenaient à la classe samourai et il faisait remonter sa généalogie du côté de son père jusqu'au mikado Kouammou et, par conséquent, à la déesse du Soleil. Dans sa jeunesse, il avait suivi le cours habituel de l'étude des classiques chinois ; il s'était adonné aussi à la médecine, lorsqu'à l'âge de dix-neuf ans, il se mit soudain en tête de quitter son pays. Il laissa une lettre dans laquelle il informait ses parents de sa résolution, et il se mit en route pour Yédo avec un *rio* dans sa poche. En arrivant dans la capitale il ne sollicita l'aide ni des fonctionnaires de sa province ni d'amis privés, mais il chercha un maître juste et vertueux, sous la direction duquel il

1. Pour une étude complète sur Hirata et sa théologie, le lecteur doit se référer au *Revival of Pure Shinto* par Sir E. Satow, dans les *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, 1875.

pourrait se consacrer à l'étude. Pendant quatre ou cinq ans il vécut au jour le jour, ayant recours parfois à des travaux manuels pour gagner sa vie. En 1800, il fut adopté par un samouraï du daïmiat de Matsouyama, et sa position fut ainsi assurée. L'année suivante, il eut connaissance des œuvres de Motoōri et il fut amené par là à s'adonner entièrement à l'étude de l'antiquité japonaise.

Le premier ouvrage qu'il publia, la critique d'un traité du fameux Kangakouça Dazaï Siountaï, fut composé deux ans plus tard. En 1804, il commença à avoir des élèves, et depuis ce temps il ne s'écoula pas une seule année sans qu'il publiât quelque ouvrage. Il exerçait aussi la médecine. En 1808, il fut envoyé en mission pour instruire certains gardiens officiels sintoïstes des principes de l'ancienne foi, et il s'en acquitta avec honneur.

En 1811, il se retira à Sourouga, où il composa le *Seiboun*, l'ouvrage le plus important qu'il eût jusqu'alors écrit. En 1822, le supérieur de Ouyéno, qui était un prince impérial, lui demanda un exemplaire de ses ouvrages et lui envoya en retour un superbe présent. Par là il fut dans la suite amené à visiter Kiôto, et ses ouvrages pénétrèrent à la cour du mikado. Le gouvernement des Sôgoun s'offensa de certains de ses derniers écrits et, en 1841, Hirata reçut l'ordre de retourner dans sa province natale et de ne jamais plus rien publier. Il quitta immédiatement Yédo et se mit en route pour Akita. L'arrivée de ce savant distingué provoqua une grande agitation en cette ville éloignée. Les parents qu'il avait connus dans sa jeunesse étaient morts pour la plupart, mais il fut reçu par de nombreux neveux et d'autres jeunes membres de la famille. Les devoirs sociaux qui dès lors s'imposèrent à lui et les fréquents recours à son habileté comme médecin épuisèrent bientôt ses

forces. Il mourut deux ans plus tard, âgé de soixante-sept ans.

Il n'est pas douteux qu'au point de vue de leur propre intérêt, les Sôgoun aient été parfaitement justifiés en mettant un terme à la carrière de Hirata. L'insistance avec laquelle il attirait dans ses écrits l'attention sur la descendance divine des mikados et sur leur droit incontesté et incontestable à être considérés comme les souverains *de jure* du Japon, tendait lentement mais sûrement à saper l'autorité de ceux qui gouvernaient *de facto*. Pourtant il était un peu tard pour intervenir. Rien ne pouvait plus défaire l'œuvre de près de quarante années de propagation assidue de ces idées à la fois par ses livres et par ses conférences à des milliers de disciples. Ses œuvres publiées comprennent plusieurs centaines de volumes, mais il n'est possible d'en mentionner ici qu'un petit nombre.

Le *Kicin Sinron* (1805) (Nouveau traité sur les dieux) est un spécimen caractéristique des écrits de Hirata. Il combat ici les théories rationalistes des Kangakouça en prouvant ou en essayant de prouver que les anciens Chinois croyaient à un Dieu réel appelé Sangti ou Tien (*Ten* en japonais), qui habite le ciel et dirige les affaires de ce monde, mais que les scolastes Sung s'efforcèrent d'expliquer comme une simple allégorie, attribuant tous les phénomènes à l'action de principes sans vie qu'ils appelaient *Yin* et *Yang* (Principes positif et négatif de la nature). « Mais, demande Hirata, comment peut-il y avoir action sans vie? » Certainement l'existence de l'activité présuppose un Dieu vivant duquel elle procède.

A ce propos, continue Hirata, je vais raconter une histoire. Récemment, certaines gens ont apporté le savoir d'une contrée appelée Hollande. Leur enseignement a rencontré un

bon nombre d'étudiants ici, dans le grand Yédo. Il peut être vrai, comme on le prétend, que les hommes de cette contrée aiment à examiner profondément les principes des choses. Entre autres inventions ils ont une machine appelée « electer », qui est construite, disent-ils, par une application des principes du tonnerre et de l'éclair. J'ai vu cette machine il y a quelques années [suit alors une description de la machine électrique et de son action]. L'ami qui me l'a montrée me dit : « Le tonnerre et l'éclair sont causés en réalité par ce même principe. Pourquoi alors les craignons-nous ? La raison pour laquelle certaines gens les redoutent tant est qu'ils n'en comprennent pas le principe. Cela est fort absurde. — Vraiment, répliquai-je, c'est une machine admirablement construite. Que le tonnerre et l'éclair réels soient de la même nature, c'est une question sur laquelle je ne puis avoir d'opinion, mais supposons que tel soit le cas, est-ce que la production de l'éclair (étincelle électrique) ne dépend pas de vous, de moi et de notre ami, l'un tenant une chose, l'autre une autre, tandis que le troisième tourne une manivelle. Le même principe s'applique donc au tonnerre et à l'éclair réel de l'univers. Ils ne peuvent être produits sans l'action de quelque chose qui corresponde à vous et à moi. De plus, cette machine construite par l'habileté de l'homme n'est qu'un petit engin entièrement soumis à notre contrôle, de sorte qu'on ne peut le craindre. Mais le tonnerre réel se déchaîne parmi les nuages et les bouleverse, ou bien, les abandonnant, descend sur la terre et, sans discernement, fend les arbres ou réduit les rochers en poudre. On peut n'y voir qu'une force privée de sentiment, mais il y a dans l'histoire de fréquents exemples de choses mauvaises et d'hommes méchants qui ont été ainsi détruits.

Mutatis mutandis, n'est-ce pas là précisément l'attitude prise par Paley dans son fameux apologue de la montre ?

La conversation finit en une ardente discussion, dans laquelle les deux partis se fâchèrent. Hirata n'avait aucun moyen de convaincre son contradicteur et retourna chez lui.

Le Bien et le Mal, suivant Hirata, proviennent de l'action de deux classes de divinités qui ont chacune leurs fonctions particulières, mais les divinités sont, après tout, semblables aux hommes, aucune n'est entièrement bonne ni entièrement mauvaise. Une divinité bienveillante peut dans un accès de colère envoyer une malédiction, et une divinité mauvaise, d'autre part, peut à l'occasion, dispenser des bénédictions. De plus une action de Dieu indifférente en soi peut être bonne ou mauvaise selon l'objet qu'elle affecte. Le soleil ardent, qui fait les délices de la cigale, dessèche le ver.

Hirata discute ensuite l'efficacité de la prière, et la nature des sacrifices.

Il répond affirmativement à la question : Un croyant sintoïste pieux peut-il adorer Bouddha ? Il cite un poème de Motoōri pour prouver « que Saka et Confucius sont aussi *Kami* (dieux) et que leur voie fait partie de la voie des *Kami*. La chose est réellement prouvée, dit-il, par les miracles bouddhistes qui ont été accomplis au Japon et en d'autres contrées. D'ailleurs tout ce qui arrive en ce monde étant ordonné par les *Kami*, le bouddhisme doit être aussi selon leur volonté. Bref Hirata essaie de renverser la table sur les bouddhistes et, en revanche de ce qu'ils donnèrent aux divinités sinto une place subordonnée dans leur système théologique, il propose de faire de Bouddha une sorte de *Kami* inférieur.

Hirata croyait à l'immortalité de l'âme et il prend mille peines pour prouver que Confucius y croyait aussi. « Si les morts ont cessé d'être, dit-il, que signifie le culte des ancêtres et comment expliquerons-nous ce fait indubitable que les morts envoient des malédictions à ceux qui les ont lésés de leur vivant ? »

Le *Koci Seïboun* qui, avec les ouvrages qui en dépendent, le *Koci-tchô* et le *Koci-den*, constitue le principal titre de Hirata à sa réputation de savant, fut commencé en 1812. Il tente d'harmoniser les mythes des *Koziki* et des *Nihonghi* et autres livres anciens, en une narration continue et logique écrite dans le dialecte archaïque des *Koziki*. Comme ces vieilles histoires diffèrent très considérablement entre elles, Hirata fut naturellement obligé de leur faire violence pour les mettre d'accord, et les érudits préféreront aller aux œuvres originales plutôt que d'accepter la version qu'il en donne. Le *Koci-tchô* (4 volumes, 1819), dans lequel il donne une liste de ses autorités pour le texte du *Seïboun*, est d'une valeur plus grande. Mais l'ouvrage qui contribue le plus à étendre notre connaissance de l'antiquité japonaise est le *Koci-den*, commentaire en 28 volumes sur le *Seïboun*, commencé en 1812 et qui resta inachevé. Il comprend seulement 143 sections des 165 que renferme le *Seïboun*. Le *Koci-den* vient immédiatement après le *Koziki-den* de Motoôri comme monument de l'érudition japonaise. Il est indispensable à ceux qui étudient le sintoïsme.

Le *Tamadasouki* (10 volumes) fut primitivement composé en 1811 en style familier et récrit en dialecte littéraire en 1824. C'est une sorte de bréviaire contenant une série de prières adressées aux très nombreuses divinités du sintoïsme, et destinées non au culte dans les temples mais au culte personnel. Ces prières sont accompagnées d'une masse considérable et fort hétérogène de commentaires.

Le *Kôdo Tai-i* (Sommaire de la voie ancienne), 2 volumes, 1811, expose les principes de la religion sinto en une langue facile, sous une forme concise et intelligible. Cet ouvrage est très clairement imprimé et constitue

une excellente introduction à l'étude du sinto en langue japonaise.

Hirata publia aussi des résumés des sciences chinoises, du bouddhisme, de l'art de la médecine (considérée surtout au point de vue de son origine divine), de l'art de la poésie, du sinto vulgaire, et d'autres ouvrages beaucoup trop nombreux pour être mentionnés.

Bien qu'il fût disciple de Motoôri, Hirata fut plus exclusivement théologien que son maître. Tous ses ouvrages étaient destinés directement ou indirectement à favoriser la foi au sintoïsme, qui affirma entre ses mains un caractère beaucoup plus défini et tangible qu'il ne l'avait fait jusque-là. Consciemment ou inconsciemment il y ajouta plusieurs traits nouveaux, tels que la doctrine de l'immortalité de l'âme et un code moral extrait du fonds des Kangakouça détestés : « La dévotion à la mémoire des ancêtres est la source principale de toutes vertus. Celui qui remplit ses devoirs envers eux ne sera jamais irrespectueux envers les dieux ni envers ses parents vivants. Un tel homme aussi sera fidèle à son prince, loyal à ses amis, doux et bon avec sa femme et ses enfants. Car l'essence de cette dévotion est en vérité la piété filiale. Ces vérités sont confirmées par les livres des Chinois qui disent que « le sujet loyal sort de la porte du fils pieux ». Et encore : « La piété filiale est la base de toutes les bonnes actions. »

Au point de vue purement littéraire, les écrits de Hirata n'ont pas une très grande valeur. Quelques phrases dédaigneuses lui sont consacrées par les érudits japonais qui rédigent l'histoire de leur littérature. Son style littéraire est plus usuel qu'élégant. Il est formé du *vaboun* de Motoôri, mais Hirata est beaucoup moins puriste que son maître et ne rejette pas les mots utiles simplement parce

qu'ils sont d'origine chinoise. Son style par là gagne en vigueur et en concision, mais il reste fort inférieur à celui de Motoôri pour la distinction et le charme.

Un certain nombre de ses ouvrages moins importants sont écrits en dialecte familier. Ce sont des cours et des conférences prises par ses élèves. Deux petits ouvrages sur le bouddhisme, intitulés *Godôben* et *Soutsouzô Sôgo* sont de ce genre. Hirata entreprend dans ces livres la tâche aisée de ridiculiser le bouddhisme populaire au Japon. Ce sont des diatribes vigoureuses et amusantes, mais, il faut l'avouer, avilies par de grossières injures tout à fait indignes du soi-disant fondateur d'une nouvelle forme de religion.

Kangakouça.

Il n'y a que peu de choses à dire des Kangakouça qui écrivirent en langue japonaise pendant le XIX^e siècle. OHACI ZOUNZÔ (1816-1862) est celui d'entre eux qui a laissé une certaine réputation comme un des adversaires les plus déterminés de la politique qui amena l'ouverture des ports du Japon au commerce extérieur en 1859. Son principal ouvrage, le *Hekiza-sô-ron*, attaque ignorante et violente contre les idées morales et philosophiques de l'Europe, fut écrit pour défendre cette cause. Il fut publié en 1857. On peut se faire une idée de son contenu par les titres de ses chapitres : « l'Europe ne connaît pas la philosophie » ; « l'Europe ne connaît pas le ciel » ; « l'Europe ne connaît ni la bienveillance ni la droiture » ; « l'Europe ne connaît pas la souplesse du talent ». Il écrivit aussi une histoire de l'invasion tartare du Japon intitulée *Ghenkô Kiriakou* (1853).

Zounzô ne se borna pas à attaquer dans ses écrits le

savoir européen. Il prit part à l'agitation anti-étrangère qui aboutit au meurtre de Andô Tsoucima no Kami, en février 1862. Il fut arrêté, jeté en prison, où il subit la torture, mais réussit à persuader ses juges qu'il n'était pas impliqué dans ce crime. Épuisé par ses souffrances, il mourut cinq jours après qu'on l'eût relâché.

Sermons Singakou (à tendances édifiantes).

Le bouddhisme avait absorbé le sintoïsme. Hirata, au nom de cette dernière religion, avait proposé d'admettre Bouddha et ses saints à une humble place dans l'assemblée des divinités japonaises : le mouvement singakou fut une tentative pour faire servir les deux religions à l'intérêt de la philosophie et de l'éthique chinoises. Les prédicateurs de cette école prétendaient combiner les enseignements de ces trois dogmes et ils parlaient avec plus que de la tolérance du bouddhisme et du sintoïsme. Mais ils étaient foncièrement rationalistes, et l'aspect populaire qu'avaient pris ces deux dernières religions devait leur paraître absolument indigne de croyance. Ils essayèrent cependant d'aplanir toutes difficultés en introduisant cette clause que tout ce qui serait inconciliable avec la raison devait être regardé comme « *hóben* ». Ce mot *hóben* a une vertu merveilleuse. Il est parfaitement inoffensif et implique tout ce qui tend à l'édification sans être strictement d'accord avec les faits. Il peut s'appliquer à la fois aux paraboles de l'Évangile, aux vies des saints et même au miracle napolitain de la liquéfaction du sang de saint Janvier. Pour les esprits tolérants des prédicateurs singakou, l'usage de toute arme qui pouvait être utile dans cette lutte entre les puissances de la clarté et des ténèbres, qui, comme ailleurs, se poursuit

au Japon, n'était pas seulement permis mais louable et même impératif. Peu leur importait qu'ils l'eussent prise à l'armure de l'ennemi.

Les maximes de Confucius et de Mencius sont pratiquement les sources des doctrines singakou. Les prédicateurs empruntaient habituellement leur texte aux écrits de l'un de ces deux sages. Ils s'adressaient aux ignorants et plus spécialement aux femmes et aux enfants. Ils se servaient de la langue ordinaire et familière de Kiôto et d'Osaka. Les ouvrages de ce genre sont fort méprisés au Japon par les érudits, qui considèrent le langage usuel comme absolument impropre à la littérature. Ces discours cependant ne sont pas sans mérite. Le style en est simple mais vigoureux et direct, et il convient admirablement pour éveiller dans les esprits des ignorants quelque idée des vérités cardinales qui sont à la base de tous les systèmes de morale.

Les meilleures collections qu'on en a faites sont intitulées : *Kiouô Dôva*, *Singakou Dôva* et *Tecima Dôva*. *Kiouô Dôva* est certainement le plus amusant de ces recueils, on peut dire même qu'il est difficile de trouver ailleurs des sermons plus divertissants, mais il ne faut pas que le lecteur soit sensible aux nausées. Car bien que ces sermons soient d'une moralité irréprochable et s'adressent *virginibus puerisque*, les histoires et les exemples qui y abondent sont fréquemment d'un caractère fort rabelaisien. Le *Singakou Dôva* est quelque peu plus scrupuleux à cet égard et atteint un niveau plus élevé à tout autre point de vue, avec cette restriction qu'il est malheureusement beaucoup moins amusant.

Trois sermons du *Kiouô Dôva* ont été traduits par Mr. Mitford dans ses *Tales of Old Japan*. L'un d'eux, comprenant le texte original, des notes, une version

en caractères romains et une traduction anglaise, fut publié par Mr. J. O'Neill comme *First Japanese Book* (Premier livre de lecture japonaise).

Le mouvement singakou reçut des encouragements et des appuis officiels pendant la première moitié du XIX^e siècle; mais il n'y a rien de surprenant à ce qu'il ait finalement échoué. Une tentative pour concilier trois éléments aussi contradictoires que le bouddhisme, le sintoïsme et le confucianisme, était en réalité condamnée à l'insuccès.

La littérature bouddhiste du Japon forme un sujet séparé que je n'essaierai pas de traiter. La plus grande partie est en langue chinoise, et ce qui est en japonais n'a pas grande importance au point de vue littéraire. Ce sont surtout des vies des saints bouddhistes, des histoires et des traités édifiants s'adressant tous aux classes les plus ignorantes, et fortement assaisonnés d'éléments thaumaturgiques.